

3^e Concours de nouvelles « En forêt méditerranéenne... »

2^e Prix ex aequo Une nuit dans la Gardiole

par Anne de SETE

Ça gratte. Ça pique. Je remue un peu, je cherche une meilleure position, mais rien à faire. Ça pique, ça gratte, de tous les côtés. La végétation n'est pas très accueillante à nos épidermes trop délicats. Il y a bien des pins du côté de la combe Saint-Félix, mais maintenant que je suis montée jusqu'ici... Sous les pins, c'aurait été mieux. On dit bien « les aiguilles » de pin, mais couchées, humides, en couche épaisse, elles auraient fait matelas.

Les grenouilles chantent un concert qu'elles répètent longuement.

Bon, je renonce. Je trouverai bien une zone de roche nue. J'aime ce calcaire blanc, qui est à l'origine de tous nos paysages, et qui m'a tant manqué lorsque je vivais ailleurs. Il me sera plus doux que les griffes courbes de l'enlaçante salsepareille, les épines du cade ou les feuilles de l'inévitabile kermès, qui se faufilent partout, jusque dans les cheveux, jusque dans les chaussettes.

La lune m'aide. Je finis par trouver un endroit à peu près nu, que je balaie de la main avant de m'allonger.

Tout près de moi, quelques grillons essaient de faire concurrence aux grenouilles. Mais malgré leur éloignement, on entend ces dernières par-dessus le chant des insectes.

Tout ça parce que j'ai la tête dure. Auguste disait que je ne pourrais plus dormir à la dure. Que si j'en étais capable à vingt ans, quand j'étais jeune, il était temps que je réalise que ces vingt ans-là étaient loin.

C'était deux fois insupportable ! D'abord parce que je ne suis pas vieille, cinquante-cinq ans n'est pas vieux, qu'est-ce qu'il raconte ! Ensuite, parce que, vieille ou pas, je ne vois pas le rapport...

Un rapace fait un plongeon silencieux et me frôle presque. Qu'a-t-il cru voir ?

Je ne vois pas pourquoi un jour je ne pourrais plus, sous prétexte d'âge, dormir sous les étoiles, à la dure comme il dit, à la belle (étoile) selon moi.

Y a un truc dur sous mon épaule gauche. Je bouge un peu. Ah. C'est mieux.

En fait, son problème à lui, c'est qu'il ne connaît pas vraiment la forêt. En particulier la forêt domaniale de la Gardiole. Moi, à l'heure du serein, si bien nommée, une grande paix m'envahit. C'est l'heure douce. Dormir dehors est alors une évidence...

Mais c'est fou ce qu'on se fabrique comme obligations, qui empêchent de céder à cette évidence-là. Et j'avoue qu'en hiver, le serein a beau me faire les yeux doux, je résiste. Le froid de l'aube, non merci.

A ma gauche, des yeuses veillent. Je discerne leurs silhouettes graves. A peine si un froissement de temps en temps indique une présence ténue. Tout à l'heure, une poignée de chauves-souris a semblé en jaillir, mais je pense qu'elles venaient plutôt de la grotte, là-bas derrière.

La lune fait une lumière si douce que j'en oublie de dormir. Il faut profiter de cette nuit. Qui sait si je pourrai

revenir de si tôt passer la nuit ici ? Dormir ? Non, justement !

J'ai dû mettre un coup de pied à une touffe de thym. Voilà qu'il embaume ma couche sauvage. Ce n'est pas l'heure pour toi, le thym, rendors-toi !

Sur ma droite, ce sont des lentisques qui font le gros des troupes. Ai-je déjà vu des térébinthes par ici ? Il ne me semble pas... Ce n'est plus la saison des asphodèles, qui éclairaient tout le massif au printemps. C'est dommage, leurs silhouettes fines m'auraient entourée de tant de grâce...

Il manque aussi les merveilleuses fleurs des cistes, fragiles et chiffonnées, mais leurs roses, leurs blancs, je ne les verrais pas dans la nuit.

Cette fois, je ne rêve pas. Ça s'agit là-bas, il doit y avoir quelques-unes de ces chèvres redevenues sauvages qui hantent certaines zones du massif. Un bêlement indigné, puis un chevrottement de bébé, et un gros rapace me passe juste au-dessus. Un grand duc ?

Ce coin-là avait brûlé, il y a quelques années. Toutes ces plantes merveilleuses, aux délicieux parfums, sont riches d'essences très inflammables. Lorsque le feu les agresse, elles brûlent, elles explosent, des petites comme le thym jusqu'aux plus grands pins. C'est une destruction infinie, les tortues meurent sur place, les vers de terre insuffisamment enfouis aussi, les arbres se tordent de douleur, beaucoup en mourront. Nous marcherons ensuite dans une désolation noire, qui s'effritera sous nos pas et marquera de son sceau nos vêtements, nos mains, nos visages.

Et peu à peu reverdiront quelques arbres, reviendront les plantes infimes, puis, lentement, les autres.

Mais combien de temps avant que les minuscules travailleurs de la terre aient suffisamment aéré le sol ? Combien avant le retour de la petite faune ?... Combien avant un autre incendie destructeur ?

La lune bienveillante calme ces pensées qui toujours me bouleversent. Devant elle circule lentement un petit nuage, tout boursouflé d'importance. Je souris.

Je crois bien qu'il me rappelle Auguste...

Je souris plus largement. Oui, j'aime Auguste. Et tant de choses partagées ! Ça ne m'empêche pas d'être lucide sur ses défauts...

De temps en temps, encore, un vol lourd passe au-dessus des chênes, ou des zig-zags rapides trahissent la chasse des chauves-souris. Un pépiement vite interrompu sort d'une yeuse. Le rêve d'un petit oiseau ?

Les grenouilles se sont tuées. Un grillon insiste encore. De menus craquements révèlent la vie, animale, végétale, de

la Gardiole. Il n'y a plus de berger, c'est dommage. Seul l'esprit des sœurs de l'Abbaye Saint-Félix errent dans les parages.

Je réalise soudain que la grande silhouette sombre, là-bas, est sûrement une des citernes, gardiennes de toute cette belle fragilité, et qu'on a décorées. Mais laquelle est-ce ?

J'essaie de me remémorer la situation de chacune d'elles. C'est brumeux. Des châtaigniers pluricentenaires, venus des Cévennes, se penchent vers moi. Soudain un genêt scorpion se fraie violemment un passage et se jette sur moi, tous piquants dehors. Je me réveille d'un bond affolé, juste à temps pour voir fuir en bonds légers... des chèvres ? Je crois bien avoir vu le petit cul blanc sous la queue dressée... mais alors... des chevreuils ? Quelle chance !

L'oeil indulgent de la lune me sourit. Quelle importance ? C'était joli à voir, pour la grâce du mouvement. Et c'était drôle : qu'est-ce qui a pu m'évoquer les terribles épines du genêt scorpion ? Mystère...

Tiens ! On a mâchouillé mon blouson, posé à côté de moi « au cas où » j'aurais froid. Fichues bestioles ! Gracieuses, oui, mais vraiment trop curieuses ! Il n'était déjà pas neuf, mon blouson, mais là...

Sur un dernier clin d'œil, la lune disparaît doucement derrière les yeuses. Il n'y a plus de chauves-souris. Côté mer grandit une lumière aux tons chauds. Ça remue dans les branches des arbres, qui reverdissent. Des brindilles rampant au sol s'agitent aussi. Sapristi ! Un serpent ? Mais non, c'est bien trop tôt pour les reptiles ! Une tête moustachue apparaît, renifle dans tous les sens, me regarde, enfin je crois, et semble décider que je suis négligeable. Hop ! Un bond, et la petite souris détale déjà vers les mille tâches du jour, inconnues de moi.

Je m'étire. Heureusement que les châtaigniers n'étaient que dans mon rêve, les bogues sèches font de très mauvais matelas. Il est très tôt, le soleil à cette saison ne laisse guère de répit, mais quelle importance ? Je vais profiter du réveil des animaux diurnes, au moins ceux qui accepteront ma présence. J'ai bien peu de chances de revoir les chevreuils, et je ne tiens pas vraiment à me trouver nez à nez avec un sanglier, mais les oiseaux sont nombreux déjà qui chantent tout autour de moi, et qui commencent à rayer le ciel...

Auguste ne m'attend pas si tôt. Je vais traîner un peu, puis je redescendrai vers l'Abbaye, quittant les hauts du massif et les vues maritimes. Et je retrouverai les pins tutélaires, qui m'auraient permis une nuit douillette...

A.S.